

PRÉSENTATION

Il est grand temps que l'histoire du savoir économique s'affranchisse tout à la fois du modèle obsolète de l'« histoire des idées économiques » et de son substitut plus récent, celui de l'« histoire de la pensée économique » certes plus scrupuleuse quant à l'examen de la genèse de la réflexion des spécialistes mais toujours condamnée au commentaire du dialogue aux enfers entre des auteurs de référence situés dans leur contexte comme on placerait des personnages dans une suite de décors d'époque. Il n'est plus rare, en effet, de trouver dans des travaux en langues allemande ou anglaise, et parfois même dans des thèses récentes soutenues en France, les traces de l'entrée de cette historiographie spécialisée dans un genre nouveau qui l'apparente à l'histoire générale des sciences et à celle de ses conditions de possibilité.

Ce mouvement est toutefois en retard par rapport à l'essor de l'historiographie des sciences sociales que la *Revue de synthèse* a accompagné depuis le milieu des années 1980. C'est donc bien aujourd'hui le modèle d'une *histoire des sciences économiques* qui doit être affirmé, en précisant que ses critères de construction d'objet, de contrôle méthodologique et de narration auront à être confrontés à leurs homologues débattus en histoire des sciences mathématiques, naturelles ou sociales. Les historiens de la philosophie attachés à défendre la notion d'histoire des idées, on songe par exemple aux travaux du Centre d'études en rhétorique, philosophie et histoire des idées (CERPHI) régulièrement présentés dans les colonnes de la *Revue*, ne travaillent-ils pas depuis longtemps déjà à confronter leurs traditions historiographiques spécialisées à celles connues en histoire de la littérature, en histoire de la spiritualité, ou bien en histoire et en sociologie des sciences? Un autre élément d'appréciation est fourni par les propositions d'enquêtes émises par Jean-Claude Perrot en vue d'une *Histoire intellectuelle de l'économie politique* (Paris, École des hautes études en sciences sociales, 1992) : issues d'un itinéraire qui avait conduit leur auteur de l'histoire économique à l'histoire des savoirs économiques, elles portent un programme d'histoire des sciences plus général que récapitule la formule d'une « histoire matérielle de l'abstraction ».

Chacun des trois textes proposés dans ce numéro peut illustrer certaines des voies vers lesquelles conduit un renouvellement de l'agenda historiographique dans ce domaine. Isabelle Garo, ainsi, met très clairement en évidence les contresens récurrents des lectures trop intéressées des thèses sur la monnaie de John Locke. On ne peut plus se contenter d'insérer quelques fragments du corpus lockien dans une série de textes analogues écrits entre le xvi^e et le xviii^e siècle, quelque part entre Jean Bodin et Adam Smith. Situer les protagonistes d'une telle série dans ce qu'on qualifie si vaguement comme leurs contextes ne suffit pas non plus à dissiper l'artefact. Bien au contraire, cela procure à l'illusoire compilation l'apparence d'une attention historique. Il faut encore restituer le lieu même du travail de la pensée de Locke sur la monnaie, c'est-à-dire le cœur de son analyse de la représentation. Voilà qui nous éclaire et sur l'enquête philosophique de notre auteur, et sur la manière dont on a pu concevoir la monnaie en son temps. Il est alors possible de donner sens aux éléments de contexte, et, finalement, de mesurer à quelles conditions la pensée lockienne sur la monnaie et celle de ses contemporains auront pu être ou non transmises dans les recherches ou les actions de leurs successeurs.

L'article de Frédéric Lefebvre indique une autre direction, qui n'est pas au demeurant contradictoire, et surtout une démarche d'analyse dont on peut attendre des résultats nouveaux importants non seulement pour l'histoire des sciences économiques mais aussi pour l'histoire des sciences physiques. Lefebvre a, en effet, scruté chez Jean-Jacques Rousseau et Adam Smith la cohérence des dispositifs métaphoriques par lesquels chacun de ces deux auteurs ont noué des conceptions propres aux sciences mécaniques ou astronomiques à leur réflexion sur l'économie et les sciences morales. La démarche est fondée sur le souci de prendre au pied de la lettre l'expression des analogies chez ces auteurs du xviii^e siècle, celle, à proprement parler, des rapports proportionnels entre les choses, c'est-à-dire celle de la mesure et de l'abstraction, en un mot celle de la raison des choses. Lefebvre nous propose un mode de lecture des textes de cette époque très précis, susceptible de contrôle, qui procure une méthode visant à s'écarter autant que faire se peut d'une lecture anachronique. Il en résulte une lisibilité nouvelle des textes considérés et, au passage, une mise au point utile dans la discussion récente suscitée après l'« affaire Sokal » pour laquelle la question du jeu métaphorique entre science naturelle et sciences humaines est centrale. Mais, il y a plus à attendre de ce genre d'enquête. Michel Foucault l'avait plaidé en son temps (*Les Mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966) en ayant recours à la notion d'*épistémè*, Jean-Claude Perrot l'avait montré à propos de Turgot en illustrant son programme d'histoire intellectuelle, pour ma part j'avais tenté de le mettre en évidence à propos du moment Condorcet en parlant de transformation de la division du travail de

production des instruments symboliques (*La Mesure de l'État*, Paris, Albin Michel, 1994) : un écrit économique du xviii^e siècle comporte nécessairement une articulation particulière avec les textes de sciences mathématiques ou physiques des xvii^e et xviii^e siècles, c'est-à-dire une référence propre à un arrière-plan épistémologique, pour le dire dans les mots du xx^e siècle. Il y a là un objet d'enquête qui reste largement à explorer. Lefebvre dispose du savoir-faire adéquat. On peut attendre de ses travaux une peinture très nouvelle des rapports entre les sciences physiques et les sciences économiques pour cette période.

L'étude de Pierre-Charles Pradier et David Teira Serrano se situe dans une période plus récente, il s'agit d'un examen de la critique de l'économie politique chez Frank H. Knight. Situait précisément ses prises de position dans les débats de son temps sur la théorie de la répartition, Pradier et Teira réévaluent la distinction entre risque et incertitude si souvent reprise après Knight par les économistes. Mais précisément, le succès de cette référence obligée opère à la manière d'un point aveugle. Il faut en approfondir l'arrière-plan intellectuel et politique pour discerner, chez cet économiste, une mise en doute radicale qui le conduit vers une science des choix rationnels dont le présupposé est la nature probabiliste de la connaissance des agents et des économistes. Tout se passe comme si l'essor de l'économie politique au xix^e siècle avait été payé par l'occultation du probabilisme auquel les auteurs du siècle antérieur étaient si sensibles ; comme si la critique de nature épistémologique menée par Knight avait dissipé le voile positiviste qui enveloppe tant de raisonnements économiques, et renoué avec une claire conscience de la nécessité du probable.

Affirmer qu'on ne saisira l'historicité du savoir économique qu'au prix de l'inscription délibérée des enquêtes spécialisées dans les critères et les débats de l'historiographie des sciences ne conduit pas seulement à réévaluer la pensée économique et ses conditions de possibilité. Il s'agit bien encore d'inscrire la production de ce savoir dans des reconstitutions historiques plus générales. Les historiens des phénomènes économiques sont ici directement concernés tant ils partagent aujourd'hui avec les économistes eux-mêmes une panoplie de notions et de concepts sans cesse mis en question dans les enquêtes empiriques. Alessandro Stanziani, dans l'essai qui prolonge ce dossier, montre précisément comment les historiens économistes ont assimilé les questions et les modèles de l'économie de l'information et de la théorie des jeux au cours de la dernière décennie. À nouveau, la question de l'incertitude et de la probabilité apparaît déterminante, mais cette fois pour conduire vers une analyse de la multiplicité des temporalités économiques.

Ainsi, il ne s'agit pas seulement d'affirmer l'actualité de l'histoire des sciences économiques, mais encore de faire entrevoir la possibilité d'un dialogue entre cette nouvelle forme d'histoire du savoir économique et les

tendances récentes de l'histoire des phénomènes économiques. On perçoit, dès aujourd'hui, qu'il sera désormais question d'une genèse de la connaissance des temps économiques.

Éric BRIAN